la défense de la patrie; grâce aussi à l'enthousiasme du peuple pour la reine et à la haine des Castillans pour les Portugais, Alphonse eut le dessous et fut complètement défait le 1er mars 1476, dans la sanglante bataille de Toro. Carillo et les autres qui avaient trahi le pays, durent alors revenir à l'obéissance et subir de dures conditions; mais ce ne fut qu'en 1475 qu'eut lieu une paix complète et avantageuse pour la Castille, après que Ferdinand, par la mort de Jean, son père, fut devenu roi d'Aragon. Alphonse renonça à toutes ses prétentions sur la Castille et à la main de Jeanne, laquelle eut la liberté de prendre le voile ou d'épouser plus tard le fils de Ferdinand et d'Isabelle, Don Juan, qui venait de naître. En revanche, on résolut et l'on accomplit plus tard le mariage du jeune Alphonse, fils du prince héréditaire de Portugal, avec la fille aînée des souverains de Castille, l'infante Isabelle, née en 1470 (1). Quant à la Beltranée qui dans l'intervalle était devenue religieuse à Coïmbre, elle abandonna sa cellule après ces événements, et jusqu'à sa mort (1530), elle soutint ses prétentions au trône et à la dignité royale; mais on eut peu égard à ses réclamations (2).

C'est ainsi que, pendant la captivité de Ximenès et son administration à Siguenza, le trône fut conservé à la souveraine qui était appelée à procurer plus tard, avec son secours, le bien du pays.

Ce qui donna en premier lieu occasion à l'élévation de Ximenès, ce fut la dissolution et la conquête du royaume de Grenade. L'heureuse issue de la guerre de succession avait affermi Isabelle dans la possession du pouvoir, et de

(1) Prescott. l. c. 204-217.

(2) Prescott, ib. p. 217, note 39. Surtout Clémencin, mém., etc. T. VI, illustrat. 19.

nombreuses améliorations faites dans le pays, l'élévation du bien-être général, l'augmentation de la puissance royale et des revenus, ainsi que la suppression des guerres privées des nobles entr'eux, l'avaient mise en état de faire de plus grandes entreprises. Elle songea donc, à l'aide de son époux, prince habile dans l'art militaire, à mener à bonne fin une œuvre qui devait procurer à l'Eglise chrétienne et à la couronne d'Espagne beaucoup de gloire et de nombreux avantages. Le chrétien ne pouvait considérer sans douleur ces belles contrées du sud de l'Espagne, d'où, depuis près de 800 ans, la croix avait été bannie par le croissant, et l'Evangile par le Coran; et le patriote espagnol devait éprouver la même amertume en jetant les yeux sur la florissante Grenade, comme sur le monument constant de la faiblesse et de l'abaissement de sa patrie. En conséquence, le jeune couple qui régnait avec tant de vigueur, devait avoir déjà songé auparavant à reconquérir cette partie du littoral et s'être nourri avec joie de cet espoir, lorsque l'ouverture des hostilités par les Maures eux-mêmes, lui offrit l'occasion désirée de réaliser ce plan. « Je veux, disait Ferdinand, extraire l'une après l'autre les graines de cette Grenade; » et il tint parole (1).

Ce fut Muley Aboul Haken qui brisa les liens d'amitié qui l'unissaient à la Castille. Il enleva à ce royaume Zahara, forteresse des frontières, qui était mal gardée (1481), et dont il emmena toute la population en esclavage à Grenade. Les premières représailles de Ferdinand furent l'audacieuse conquête d'Alhama, place forte des Maures, aussi riche que bien défendue (février 1482); et les Maures, un peu clairvoyants, comprirent bien que ce ne serait pas là la dernière punition infligée pour la rupture de la paix, mais

(1) Irving, description de la Conquête de Grenade. Francfort, 1829.

seulement le prélude de plus grands malheurs. C'est ce qui arriva en effet.

Ferdinand, il est vrai, dut se retirer avec de grandes pertes de la forteresse de Loja (1482), et un plus grand désastre encore frappa la petite armée qui, en mars 1483, fut presque anéantie dans les défilés de l'Axarquia, près de Malaga. Mais bientôt les Maures se divisèrent eux-mêmes; Abou Abdallah, que les Espagnols appelèrent Boabdil, se révolta contre son père Aboul Haken, et lui enleva la plus grande partie de son royaume et même la capitale, de sorte que le vieux roi dut aller siéger à Malaga et laissa Grenade à son fils (1).

Un mois seulement après le malheur des chrétiens dans les gorges de l'Axarquia, Boabdil fut fait prisonnier à la bataille de Lucéna (21 avril 1483), et remis en liberté par Isabelle, à condition de payer un tribut annuel à la Castille, de laisser passage libre aux troupes espagnoles, en guerre avec son père, et même de les approvisionner.

Son retour à Grenade renouvela la guerre civile; et dans la capitale même, le sang maure versé par les Maures eux-mêmes, coula sans interruption pendant 50 jours et 50 nuits. El Zagal, c'est-à-dire le Vaillant, frère du vieux roi, l'avait renversé du trône, et engagé une lutte sanglante avec son neveu Boabdil, tandis que la fortune continuait, quoique lentement, à favoriser les armes des Espagnols. Les forteresses, l'une après l'autre, tombaient entre leurs mains, et dès l'an 1487, en août, la magnifique Malaga dut se rendre aux vainqueurs. Deux ans après, vint le tour de Baza, capitale d'El Zagal, qui désespérant lui-même de la fortune, renonça au trône de ses ancêtres (décembre 1489). Une partie des possessions maures fut

(1) Prescott. Irving.

par là acquise à l'Espagne : les places fortes furent peuplées de chrétiens, mais il fut permis aux Maures de rester dans les faubourgs et les places ouvertes ; ils purent conserver leurs propriétés, leur religion, leurs lois et usages, et ne payèrent à la couronne de Castille que ce qu'ils payaient auparavant à leurs souverains (1).

Isabelle avait plus contribué à cet heureux résultat que le plus habile général. Souvent, revêtue de la cuirasse, elle animait par sa présence le courage de ses guerriers, et confondait leurs héros eux-mêmes par sa pénétration et sa fermeté inébranlable. Déployant une énergie infatigable, elle procurait tout ce que réclamaient les besoins de la guerre, mettant même ses joyaux en gage ; elle enrôlait de nouvelles troupes, prenait soin des armées et s'intéressait vivement aux blessés, pour lesquels elle inventa les ambulances. Et comme, à ses yeux, cette guerre n'avait pas seulement un caractère politique, elle sut entretenir vivante dans l'armée, la pensée qu'on se battait pour l'honneur de la croix ; les batailles devaient être précédées et suivies de prières et de cérémonies religieuses ; les querelles, le jeu, les joies grossières étaient bannies du camp (2).

Il ne restait plus de toute la puissance maure que le faible Boabdil, avec la moitié de son royaume; et ce prince habitué à dépendre de la Castille, dont la protection seule l'avait maintenu sur le trône, avait déjà auparavant promis la reddition de Grenade, dans le cas où El Zagal serait forcé à céder sa part (3). Mais lorsque Ferdinand lui fit savoir que cette condition était remplie et que le

(1) Cfr. Irving, Prescott, Ferreras.

(2) Prescott. Irving.

(3) Prescott a commis dans ce récit quelques inexactitudes, relevées déjà dans la Tubinger theol. Quartalchrift, en 1843, p. 477 etc.

temps de se rendre était arrivé, ce faible prince répondit par un faux-fuyant, en disant qu'il n'était plus libre et ne pouvait tenir sa promesse. Sans doute, il avait en grande partie raison ; car on vit effectivement le peuple maure se lever avec un nouvel enthousiasme pour combattre les chrétiens ; et Grenade que 1030 tours protégeaient, parut disposée à faire face à la puissance même la plus formidable (1). Aussi, Ferdinand ne put rien faire de considérable pendant la première campagne (1490), et ce ne fut que l'année suivante, lorsque, vis-à-vis de Grenade, on vit s'élever avec une rapidité admirable la ville de Santa-Fé, qui prouvait la volonté arrêtée des Espagnols de ne plus quitter la place, ce fut alors seulement que les Maures perdirent tout à la fois le courage et l'espoir de se sauver (2).

Isabelle avait donné à la nouvelle ville le nom de Santa-Fé, c'est-à-dire, Sainte-Foi, parce que d'une part, elle considérait cette guerre comme une lutte en faveur de la foi ; et d'autre part, parce qu'elle avait foi à l'heureuse issue de son entreprise.

Son espérance ne l'avait pas trompée, car dès le 2 janvier 1492, elle fit son entrée dans la capitale des Maures, pour recevoir l'hommage de leur dernier prince. Celui-ci dit en soupirant adieu au pays de ses pères ; et, du haut d'un rocher, qui s'appelle encore aujourd'hui *el ultimo sospiro del Moro*, il jeta un dernier regard sur la belle Grenade, avant de se retirer dans une petite principauté située dans les montagnes d'Alpuxarra, qu'il quitta même bientôt pour aller mourir chez ses coreligionnaires, en Afrique (3).

(1) Belle description de cette ville dans Irving.
(2) Irving et Prescott. (3) Id.

Son peuple obtint des conditions semblables à celles des sujets d'El Zagal quelques années auparavant, et même de plus douces encore : il devait conserver intacts, propriétés, culte, mosquées, lois, usages et autorités ; ne pas payer de plus forts impôts qu'auparavant, et même en être affranchi pendant trois ans. En outre, il était loisible à qui voulait d'émigrer. Ainsi s'accomplissaient les vœux que les Espagnols formaient depuis près de sept siècles et demi; la honte de leurs ancêtres était effacée et la puissance des ennemis brisée, après une guerre de dix ans, qu'on a comparée à celle de Troie. Presque toute l'Europe prit part à la joie de l'Espagne, et les puissances luttèrent de zèle avec le Saint-Siége, pour célébrer par des fêtes magnifiques un événement si important et si heureux pour toute la chrétienté. Le pape accorda aux deux souverains, Ferdinand et Isabelle, le titre de *rois catholiques*, titre sous lequel ce couple illustre fut plus tard connu dans tout l'univers.

CHAPITRE IV.

Ximenès devient confesseur de la reine Isabelle et provincial de son ordre.

Ximenès avait passé dans la retraite paisible du cloître, les années de la guerre des Maures, si tumultueuses pour le reste de l'Espagne; et cependant la fin de cette guerre devait l'arracher à sa tranquille cellule. En effet, un des résultats les plus importants de cette guerre, fut d'attirer l'attention d'Isabelle sur trois hommes qui devaient plus tard être ses plus fidèles serviteurs, rendre immortelle la gloire de son règne et faire la grandeur de l'Espagne. Ces trois hommes étaient Colomb, qui trouva un nouveau monde; Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine; et le cardinal Ximenès. En effet, animée à de nouvelles entreprises par la joie de la conquête de Grenade, elle accorda, par un décret daté de Santa-Fé, 17 avril 1492, une petite flotille aux prières si longtemps inutiles de Colomb; et ce grand homme découvrit la plus grande des parties du monde.

Gonzalve de Cordoue, nommé avec vérité *el gran capitan*, ne brille pas dans l'histoire d'un éclat beaucoup moins vif. Ce fut dans la guerre mauresque qu'il commença à faire paraître ces talents extraordinaires, cette habileté rare, grâce auxquels il sut ensuite avec les plus faibles ressources, par la vigueur de son génie et par un empire

presque magique sur les troupes, accomplir les plus grandes choses, et non-seulement conquérir, mais encore conserver pour l'Espagne, le royaume de Naples.

Quant à Ximenès, ses destinées n'eurent pas une connexion si étroite ni si immédiate avec la guerre de Grenade. Toutefois, un nouvel archevêché fut érigé dans cette ville, pour les nouveaux habitants chrétiens du territoire conquis et pour la conversion des Maures; et ce siége fut confié par Isabelle à son confesseur Fernando de Talavera. Si une grande vertu personnelle, une pureté de vie à l'abri de tout reproche et une douceur remarquable, devaient faire de quelqu'un l'apôtre des Maures, ce devait être sans contredit ce moine de l'Ordre de Saint-Jérôme, qui échangea son évêché d'Avila contre l'archevêché beaucoup plus pauvre de Grenade et refusa apostoliquement le dédommagement qui lui était offert.

Isabelle songea sans délai à se choisir un nouveau directeur de conscience, également pieux, et le cardinal Mendoza, devenu primat de Tolède depuis la mort de Carillo, attira son attention sur Ximenès. Ce prélat avait conçu pour lui une haute estime depuis qu'il l'avait connu à Siguenza, et il le croyait capable non-seulement de diriger la conscience de la princesse, mais de lui donner aussi de sages conseils concernant les affaires de son royaume, sur lesquelles elle consultait souvent son confesseur. Sur le désir que lui témoigna la reine, d'apprendre à connaître personnellement celui dont il lui faisait l'éloge, le cardinal, sous prétexte d'affaires pressantes, invita le pauvre Franciscain à venir le trouver de Salzéda à la cour; et après l'avoir longtemps entretenu de toutes sortes de choses, il le conduisit, sans qu'il s'en doutât, et comme par hasard, dans l'appartement de la reine. La manière d'agir humble et modeste, et en même temps si digne du

Père, ainsi que la clarté de son esprit et la noblesse des principes qui se manifestaient dans ses discours excitèrent dans l'ame d'Isabelle une véritable admiration pour lui. Ximenès cependant ne comprenait pas encore ce que tout cela signifiait; ce fut seulement quelques jours après qu'il fut rappelé près de la reine et instruit de sa volonté. Il voulut modestement détourner de lui une charge si difficile, et qui troublait entièrement sa manière de vivre; mais la volonté bien arrêtée de la princesse mit fin à une plus longue résistance; et la seule chose qui lui fut accordée, ce fut qu'il continuerait de rester dans son couvent, et qu'il n'oserait paraître à la cour, sans y être spécialement appelé (1).

La reine, au témoignage du savant Pierre Martyr, qui vivait à sa cour, fut satisfaite au plus haut point du choix qu'elle venait de faire; et les Espagnols eux-mêmes félicitèrent leur souveraine d'avoir pris pour confesseur un homme qui égalait saint Augustin en sagesse, saint Jérôme en mortification, et saint Ambroise par son zèle pour la foi. Il n'y eut pas jusqu'aux courtisans eux-mêmes sur qui la mine respectable du pieux religieux ne fît une profonde impression, dont Ferdinand d'Alvarez, secrétaire royal, rend compte en ces termes, dans une lettre à Pierre Martyr, son ami : « A la place de l'archevêque de Grenade, il nous est venu de la solitude des sombres forêts, un homme d'une haute sainteté, consumé par la mortification, et semblable aux anciens anachorètes Paul et Hilarion (2). »

Mais plus Ximenès cherchait à se tenir éloigné des affaires politiques, plus la reine aimait à prendre souvent con-

(1) Gomez, l. 1, p. 935; Robles, p. 56, et Fléchier, l. 1, p. 15.
(2) Martyr. Epist 105 et 108, edit. Elzev., 1670.

seil de lui ; de sorte que , dans la suite, il lui arriva rarement de résoudre ou d'exécuter quelque chose d'important, sans avoir auparavant demandé sa manière de voir (1).

Quelque temps après avoir été nommé confesseur, Ximenès fut aussi élu, par le chapitre des Franciscains, Provincial de la Vieille et de la Nouvelle Castille, et il accepta de bon gré cette charge pour le terme ordinaire de trois ans, afin de pouvoir travailler vigoureusement au rétablissement de la discipline et de l'austérité claustrales, et d'oser en même temps se montrer plus rarement à la cour. Accompagné de François Ruyz, jeune Franciscain, d'un esprit cultivé, qu'il avait choisi pour secrétaire et pour aide, à la recommandation du gardien d'Alcala, il parcourut avec zèle et assiduité les différentes contrées de sa vaste province, pour visiter tous les couvents de son ordre, faire disparaître les abus qui pouvaient s'y être glissés et animer ses frères à une vie austère, autant par son exemple que par sa parole. Tous ces voyages, il les faisait à pied; seulement, lorsqu'il était incommodé, et encore rarement, il faisait usage d'une pauvre mule. Se conformant littéralement à la règle de l'ordre, il mendiait lui-même ce dont il avait besoin pendant ses voyages, et souvent même, il devait se contenter de racines sèches, de sorte que le frère Ruyz lui dit un jour en souriant : « Très-révérend Père, vous ferez si bien que nous mourrons de faim : Dieu donne à chacun son talent : méditez et priez pour moi, pendant que je mendierai pour vous (2). » Toutefois Ruyz savait autre chose que mendier ; aussi Ximenès l'honora bientôt de son amitié et le recommanda plus tard pour un évêché.

Etant arrivés à Gibraltar, pendant un de ces voyages, Ximenès y conçut un vif désir de passer en Afrique, à

(1) Gomez, l. c. p. 936. (2) Quintanilla, l. I, c. 10. Fléch. l. I, p. 16.

l'exemple de saint François d'Assise, fondateur de son ordre et son modèle, de se faire apôtre des infidèles et d'y trouver peut-être le martyre. Mais une personne pieuse, qui avait la réputation d'être prophétesse (1), lui conseilla de renoncer à ce dessein, et de s'attacher plutôt aux grandes choses qui l'attendaient en Espagne (2).

Bientôt après, la reine le rappela à la cour, pour la seconder dans l'exécution du plan qu'elle avait formé, d'une réforme générale des couvents de tous les ordres. Ximenès entra dans cette pensée, avec toute l'énergie de son caractère, et cela d'autant plus volontiers, qu'en effet, les couvents espagnols avaient alors grand besoin d'une réforme fondamentale. Il commença donc, sans délai, par l'ordre de Saint-François, dont le triste état venait de lui être révélé par la visite qu'il en avait faite. Non-seulement presque tous les couvents étaient entre les mains de conventuels relâchés, mais la plupart avaient même totalement oublié la mortification et la pauvreté apostolique, et commencé à mener une vie opulente et voluptueuse dans des édifices magnifiques. Soutenu par le bras de la puissance royale, Ximenès chercha partout à transformer les conventuels en observants; et, à cet effet, il enleva aux couvents les biens qu'ils possédaient en opposition avec leur règle, chassa les moines les plus mauvais, et tâcha de déterminer les meilleurs à accepter la réforme. Il offrit même des pensions à plusieurs d'entr'eux, s'ils voulaient quitter leur couvent, et faire place à des frères plus austères. C'est ce qui eut lieu, par exemple, à Tolède, où un couvent de Franciscains, en évacuant le monastère, se mit

(1) C'était une tertiaire, qui, outre les devoirs du Tiers-Ordre, observait volontairement les trois vœux monastiques.

(2) Gomez, l. c. p. 937.

à chanter solennellement, pour se moquer de lui, le psaume *In exitu Israël*, etc. (1).

Dans de telles circonstances, et dans cette lutte de l'austérité claustrale contre l'amour des jouissances de la vie, le réformateur ne pouvait pas manquer d'être en butte à une foule de calomnies et de diffamations ; mais Ximenès, sans se troubler, marcha toujours d'un pas ferme dans la carrière où il était entré, jusqu'à ce qu'enfin, ce qui n'eut lieu toutefois que lorsqu'il était déjà archevêque de Tolède, il atteignit le but qu'il s'était proposé.

(1) Robles, l. c. p. 68. Quintanilla, l. c. lib. I, c. II seq. Gomez, l. c. p. 937.

CHAPITRE V.

Ximenès est nommé archevêque de Tolède.

Pendant qu'Isabelle et son pieux confesseur poursuivaient ardemment la réforme de l'ordre des Franciscains, le cardinal Mendoza était tombé malade, et s'était retiré à Guadalaxara, sa patrie, pour y jouir, loin des affaires, d'un air plus fortifiant. Quelque temps après, vers la fin de 1494, Ferdinand et Isabelle elle-même allèrent visiter leur ministre malade. Celui-ci, dans un long entretien, leur laissa son testament politique, et leur parla en détail de l'avenir du royaume, et des mesures à prendre après sa mort. Entre autres choses, il leur fit, à ce qu'il paraît, des propositions au sujet de la nomination d'un nouvel archevêque de Tolède (1).

En possession de revenus immenses, de nombreux vassaux, et de beaucoup de villes et de forteresses, l'archevêque de Tolède était en même temps primat d'Espagne et grand-chancelier de Castille (2). En cette double qualité, il était incontestablement, après le souverain, le premier

(1) Gomez, l. c. p. 938.

(2) Les revenus de l'archevêché s'élevaient alors à 80,000 ducats, et depuis Isabelle, la dignité de grand-chancelier était attachée au siége de Tolède. Plus tard, cette charge, comme beaucoup d'autres, ne fut plus qu'un vain titre. Voir Prescott, II p., p. 440 et 586.

et le plus puissant personnage du royaume, et il était même redoutable au roi, lorsqu'à la tête de la noblesse il se mettait à faire de l'opposition au trône. Dans un état aussi complètement aristocratique que la Castille, où le régent du royaume, à l'époque de l'avènement d'Isabelle, ne surpassait nullement les principaux Grands en revenus (1), et fort peu en puissance et en considération, un primat en même temps grand-chancelier n'avait guère moins d'importance, qu'autrefois l'archevêque de Gnesen dans le royaume électif de Pologne. C'est pourquoi Mendoza, quoiqu'appartenant lui-même à la plus haute noblesse, donna aux deux rois le conseil politique de ne plus nommer à cette place importante, un membre de la haute noblesse, mais un homme vertueux de la classe moyenne, qui sans sympathies ni liaisons de famille avec les grands du royaume, fût, par son origine et sa piété, éloigné de tout plan ambitieux. A l'appui de ce conseil, Mendoza cita son prédécesseur, Alphonse Carillo, qui s'était rendu si redoutable aussi bien à Isabelle elle-même, qu'à son père Henri IV, et qui avait longtemps fait chanceler le trône. On dit même qu'il recommanda à la reine son confesseur actuel, comme l'homme le plus propre à remplir cette place importante.

Peu de temps après cet entretien, le grand cardinal mourut, après une année de souffrances, le 11 janvier 1495. Pendant 20 ans, il avait été le fidèle ministre de la reine et de son époux, et il avait exercé sur le gouvernement de l'État une influence si grande, qu'on l'appelait en badinant, *le troisième roi de l'Espagne*. Sa jeunesse, comme malheureusement alors pour une grande partie du clergé espagnol, n'avait pas été irréprochable au point de vue des mœurs ; mais il avait plus tard effacé cette tache par

(3, Prescott, I p. 240 II, p. 584, 625.

de nombreuses vertus, consacré ses immenses revenus à favoriser les sciences et à secourir les pauvres, provoqué de tout son pouvoir le bien du pays, et, avec une pénétration rare, gagné en outre tous les cœurs par sa douceur et sa modestie. Aussi son nom était-il aussi cher à l'Espagne que célèbre à l'étranger ; et son illustre souveraine elle-même lui donna encore après sa mort, une preuve publique de son estime, en se chargeant personnellement de l'exécution de son testament (1).

La nomination au siége de Tolède préoccupa alors la reine. C'est que, dans son contrat de mariage, elle s'était précisément réservé la collation des places ecclésiastiques, et au moment d'exercer ce droit si dangereux dans les mains d'un prince, elle sentait vivement sa grande responsabilité. Elle avait bien présent à l'esprit le conseil de Mendoza, mais l'importance de la chose lui faisait désirer d'entendre là-dessus l'avis de son sage confesseur. Ximenès, différant en ce point d'avis avec Mendoza, ne trouvait de propre à remplir cette charge qu'un homme de la plus haute noblesse, et signalait à l'attention de la reine un neveu du cardinal défunt, Diego Hurtado Mendoza, archevêque de Séville. Le roi Ferdinand, au contraire, voulait procurer cette place à son fils naturel Alphonse d'Aragon, que déjà il avait élevé, par la violence, au siége archiépiscopal de Saragosse (2), lorsqu'il n'avait encore que six ans. Toutefois, quoiqu'Isabelle eût coutume d'avoir beaucoup d'égard pour les désirs de son époux, et qu'on ne pût guère douter des facultés d'Alphonse, son âge, d'une part,

(1) Gomez, l. c. p. 938. — Prescott, II p. 98-101.

(2) Mariana (l. XXIV, c. 16) rapporte que Sixte IV s'y opposa de toutes ses forces et refusa la dispense demandée; mais que Ferdinand et le roi de Naples forcèrent ce pontife à reconnaître Alphonse, comme administrateur perpétuel de l'archevêché. Voir aussi Ferreras, *Hist. d'Esp* t. VII.

car il n'avait que 24 ans, et de l'autre sa conduite passablement scandaleuse, ne lui permirent pas de prendre cette demande en considération; et dès lors, prières, flatteries, colère du roi, tout fut inutile.

Elle avait beaucoup plus de confiance dans le juriste Oropeza, qui avait renoncé à sa charge de conseiller d'État, pour pouvoir s'adonner entièrement à la piété. Ximenès plaidait aussi en sa faveur, et déjà le décret de nomination était prêt, et un courrier expédié au pape pour demander la ratification du choix, lorsque tout à coup Isabelle changea de résolution, soit que l'âge avancé d'Oropeza lui donnât à réfléchir, soit que, selon d'autres, ce pieux vieillard eût lui-même prié qu'on l'épargnât. Elle résolut alors d'élever son confesseur lui-même au siége vacant; et, à son insu, elle envoya un second courrier à Rome, pour avertir son ambassadeur de ne pas insister sur la première nomination, et de demander au contraire les bulles pour Ximenès. Peu de temps après, le pape tint un consistoire, et répondit aux vœux d'Isabelle, de manière que, dès le carême de l'année 1495, les brefs et les dépêches nécessaires purent arriver à Madrid, où se trouvait alors la cour. En ce moment, Ximenès, après avoir entendu la confession de la reine le vendredi-saint, voulait se rendre du couvent des Franciscains de Madrid à celui d'Ocanâ, pour y passer ces saints jours dans le recueillement, lorsqu'un chambellan vint tout à coup le rappeler au palais près de la princesse. Il s'y rendit sans délai, espérant être bientôt congédié; mais, à son grand étonnement, Isabelle lui parla longtemps de choses tout indifférentes, jusqu'à ce que, au beau milieu de la conversation, elle lui présenta les bulles papales, en disant : « Mais voyez un peu ce que veut le Saint Père avec cet écrit. » Ximenès, selon l'usage des catholiques, baisa avec respect les lettres du pape, avant d'en prendre lecture. Mais dès qu'il les eut dépliées et

qu'il en eut vu l'adresse : *A notre vénérable frère, François Ximenès de Cisneros, archevêque élu de Tolède*, il les rendit en pâlissant et s'écria : « Cela ne s'adresse pas à moi ; » et en même temps il sortit de l'appartement, sans même prendre congé, pendant qu'Isabelle lui criait amicalement : « Vous me permettez cependant de voir ce que le pape vous écrit. » Du reste, elle résolut de le laisser un peu à lui-même, dans le trouble qui l'agitait, afin qu'il pût se remettre plus facilement. Mais Ximenès se dirigea en toute hâte vers Ocanâ, sans dire à Ruyz, son compagnon, autre chose que ces paroles : « Venez, mon frère, il nous faut partir le plus promptement possible (1). »

Quelques heures s'écoulèrent, et la reine, croyant que Ximenès était encore à Madrid, envoya deux des premiers officiers de sa cour au couvent des Franciscains, pour le déterminer à accepter la dignité qui lui était offerte. A la nouvelle que le Provincial venait de partir pour Ocanà, ils montèrent à cheval et coururent en toute hâte après lui ; ils l'atteignirent à trois lieues environ de Madrid, et réussirent, après de longs pourparlers, à lui faire reprendre le chemin de cette ville ; mais pour l'archevêché, il le refusa à différentes reprises et de la manière la plus absolue.

Le *nolo episcopari* est, à la vérité, passé en proverbe, grâce à l'affectation avec laquelle plusieurs en ont fait usage ; mais pour ce qui concerne Ximenès, sa déclaration de vouloir rester moine et faire son salut dans la solitude du cloître, était si indubitablement sincère, et son refus fut si constant, que la reine crut devoir s'en plaindre au pape. Six mois déjà s'étaient écoulés, et, dans l'intervalle, la cour avait été transportée à Burgos, lors-

(1) Gomez, l. c. 939-940. Flech. l. I, 34-36. Robles, l. c. C-13. Quintanilla, l. I, c. 16.

qu'arriva un nouveau bref papal, qui demandait au Provincial, en vertu de l'obéissance canonique, d'accepter sans délai l'archevêché (1). Ce pape était Alexandre VI ; c'est lui qui obligea formellement un des hommes les plus dignes, à accepter le siége primatial d'Espagne.

Voyant que toute résistance ultérieure lui était interdite, Ximenès se fit enfin sacrer solennellement dans l'église des Franciscains de Taragona, le 11 octobre 1495, jour de l'Octave de saint François. Les deux rois étaient présents, et tous les gens de bien manifestèrent la joie que cet évènement leur causait. Lorsqu'après la cérémonie, le primat nouvellement sacré dut, d'après l'usage traditionnel, baiser la main aux deux rois, il leur dit ces quelques paroles pleines de dignité : « Ce n'est pas tant pour remercier vos Altesses (2) de m'avoir élevé au premier siége d'Espagne, que je vous baise maintenant les mains ; c'est bien plutôt dans l'espoir que de ces mains puissantes, vous m'aiderez à supporter le pesant fardeau dont vous avez chargé mes épaules. » Touchés de ces paroles. Ferdinand et Isabelle, et après eux tous les Grands, baisèrent eux-mêmes respectueusement les mains du nouveau primat, qui en retour leur donna pieusement sa bénédiction, et fut ensuite reconduit chez lui avec beaucoup de solennité (3).

Aussi longtemps que Ximenès, jeune encore, avait aspiré à de modestes emplois ecclésiastiques, ils avaient fui devant lui et l'avaient même conduit à la prison ;

(1) Gomez, l. c. 940-941, Robles, c. 13. Flech., l. I, 37-38. Quintanilla, l. I, c. 17.

(2) Charles-Quint est le premier qui ait porté, en Espagne, le titre de *Majesté*.

(3) Gomez, l. c. p. 941. Robles, c. 13, p. 80. Fléchier, p. 39. Quintanilla, p. 39.

mais du moment qu'il les méprisa, les plus grands honneurs le poursuivirent avec ardeur, et s'imposèrent violemment à ses refus. Douze ans à peine s'étaient écoulés depuis la mort de Carillo, et déjà le pauvre prêtre qu'il avait gardé en prison pendant six ans, à propos d'un mince bénéfice, héritait de la puissance et de la dignité de son persécuteur. Et depuis lors, trois siècles et demi se sont passés, et l'homme instruit se souvient avec respect de Ximenès, tandis que depuis longtemps le nom de Carillo est voué à l'oubli.

CHAPITRE VI.

Manière de vivre du nouvel archevêque.

Muri par l'expérience et endurci par la mortification, Ximenès était monté sur le siége de Tolède, à 59 ans, pour y faire de grandes choses, tant comme évêque et réformateur des couvents, que comme homme d'état et protecteur des sciences.

Comme tous les *vrais* réformateurs, il commença ses améliorations par lui-même, et offrit dans sa propre conduite un modèle et un exemple à ses diocésains. « L'évêque, dit saint Paul, (1. Tim. III. 4.) doit bien gouverner sa propre famille, » et cet avis, Ximenès l'a si fidèlement observé, que nous pouvons sans crainte le comparer à saint Charles Borromée et à d'autres héros chrétiens, qui sont restés pauvres au sein des richesses, solitaires au milieu du monde, et mortifiés, au milieu du luxe et de la magnificence.

Considérons d'abord ce grand homme dans l'intérieur de sa maison, avant de le suivre sur le théâtre public de son activité. Franciscain du fond de son cœur, Ximenès voulut, dans la position élevée où il se trouvait transporté, réaliser en sa personne la pauvreté apostolique et l'austère mortification du saint fondateur de son ordre, et offrir tout à la fois le spectacle de la sublimité épiscopale

et de la simplicité monacale. En conséquence, on ne vit pas d'argenterie briller sur sa table, ni aucune espèce d'ornements décorer les murailles de ses appartements ; on n'apercevait chez lui aucune trace de dépense, aucun vestige de luxe ou de richesse. Il conserva pour son habillement le froc des Franciscains, et pour nourriture, les pauvres aliments que prescrit la discipline monastique dans sa plus grande rigueur. Il continua de faire à pied les voyages nécessaires, ou tout au plus se servait-il quelquefois d'une mule, à l'exemple des pauvres prêtres espagnols. Son palais était devenu un cloître, et dix Franciscains formaient toute la cour du primat grand chancelier (1).

Toutefois comme les guêpes s'attaquent de préférence aux meilleurs fruits, le genre de vie de l'archevêque fut aussi blâmé de différentes manières. Les uns se plaignaient de ne pas trouver en lui des sentiments dignes d'un prince, les autres parlaient même d'hypocrisie et d'orgueil spirituel ; et les uns et les autres s'accordaient à dire qu'une telle conduite était préjudiciable au respect dû à cette haute dignité ecclésiastique et civile. Bien et mal pensants en portèrent plainte au Saint-Siége, et Alexandre VI envoya à Ximenès (1495), un bref unique peut-être dans son espèce, et par lequel un successeur des apôtres est détourné de la pauvreté et de la simplicité apostoliques. Il est ainsi conçu : « Alexandre VI à son bien-aimé fils, François, archevêque élu de Tolède. Très-cher fils, salut et bénédiction apostolique ! La sainte Eglise, comme vous savez, est comme la Jérusalem céleste, décorée d'une foule d'ornements divers, dans lesquels, s'il peut y avoir excès, on peut aussi pécher par

(1) Gomez, l. c., p. 943. Robles, c. 13. Fléch., p. 536-533. Prescott., I p. II, p. 586.

défaut. Observer ce qui est dans les convenances de chaque état, c'est chose agréable à Dieu. Il faut donc que chacun, et particulièrement un chef de l'Église, évite, non-seulement dans ses mœurs, mais aussi dans sa mise et dans tout son extérieur, le soupçon d'une bassesse superstitieuse, aussi bien que le reproche de vanité et d'orgueil, car par l'une comme par l'autre la considération de l'ordre ecclésiastique est amoindrie. Maintenant donc, que le Saint-Siége vous a élevé d'un état plus humble à la dignité archiépiscopale, et qu'à notre grande joie nous avons appris que vous menez, quant à votre intérieur, une vie agréable à Dieu, nous vous avertissons aussi de conformer extérieurement votre habillement, votre suite, et tout ce qu'exige la bienséance, à la dignité de votre état actuel. Donné à Rome, sous l'anneau du pêcheur, le 15 décembre 1495, la quatrième année de notre pontificat. (1) »

Ce ne fut pas sans chagrin que Ximenès se vit troubler dans sa manière de vivre par cet avertissement pontifical. Toutefois, croyant devoir céder, et ne voulant rien moins que nuire à la considération de sa dignité hiérarchique, il déploya dès lors extérieurement et en public une magnificence en rapport avec sa haute position, tandis qu'en secret, il restait fidèle à son ancienne austérité. Vers la fin du moyen âge, plus qu'à aucune

(1) Gomez, l. c. p. 942. Quintanilla, p. 6, de l'*Appendice*. Rayn. contin. annal. Baronii ad annum 1495. Wadding, *Annales Minorum*, *XV*, p. 113. Je soupçonne cette date du 15 décembre d'être inexacte, car alors Ximenès était sacré depuis deux mois, et l'adresse porte : *electo Toledano*. Quant à la date donnée par Fléchier, 15 septembre 1496, elle est certainement fautive. A cette époque, Ximenès était sacré depuis un an ; puis elle tomberait dans la cinquième et non dans la quatrième année d'Alex. VI, élu le 11 août 1492. Peut-être faut-il lire dans le Bref, le 15 septembre 1493, date qui s'accorderait avec l'expression *electo*.

autre époque, l'amour de la pompe, du faste et de la magnificence était devenu dominant en Espagne (1), où les Maures avaient habitué les esprits à un luxe presque asiatique ; aussi on y donnait une importance excessive à l'éclat extérieur. Les plus grands hommes de ce temps, par exemple, le Grand Capitaine (2), croyaient eux-mêmes pouvoir ajouter à la considération dont ils jouissaient à juste titre, en déployant un faste ruineux, et en s'entourant d'un éclat plein d'ostentation. Il n'y avait que quelques caractères élevés, tels que la reine Isabelle et notre moine archevêque, que la contagion du luxe n'eût pas atteints. Toutefois, de même qu'Isabelle, lorsque la considération du pouvoir royal semblait l'exiger, ne dédaignait pas de paraître dans l'éclat de la plus grande magnificence (3), Ximenès aussi, instruit par les plaintes portées contre lui, et par les avis qu'il avait reçus, crut devoir céder en quelque sorte à la faiblesse et aux préjugés des Espagnols. On le vit donc à partir de là, vêtu de soie et de fourrures précieuses ; mais sous cette magnifique enveloppe, son corps était toujours couvert du froc grossier du Franciscain, qu'il raccommodait lui-même de temps en temps, pour se rappeler plus vivement sa bassesse. Pie VII, pendant sa captivité en France, a donné le même exemple d'humilité ; mais tandis qu'il a essuyé pour ce motif les railleries des Français, les contemporains de Ximenès ont su mieux apprécier cet acte de vertu ; et la cassette trouvée après sa mort, et dans laquelle il conservait son fil et ses aiguilles, a été vénérée comme un reliquaire (4). On vit dès lors, dans

(1) On a beaucoup de preuves dans Voigt. Fürstenleben und. Fürstensitte, im-16ten Jahrh.; et dans Raumer. *Dict. hist.*

(2) Prescott., I, p. 43.

(3) Prescott., I P, p. 370, etc.

(4) Gomez, l. c. p. 942, 948–1127. Fléch. l. VI, p. 532.

son palais archiépiscopal, de riches lits de soie et de pourpre, dont la boiserie artistement travaillée était ornée d'or et d'ivoire ; mais il continua à dormir sur la dure ou sur une planche dans son habit de religieux, et cacha cette mortification à ses domestiques mêmes, dont aucun n'osait le suivre dans sa chambre à coucher. Toutefois le hasard fit un jour découvrir sa pieuse fraude, et bientôt la sévérité dont il usait envers lui-même fut connue dans tout le pays, tellement qu'un jour un muletier, que Ximenès blâmait de se lever trop tard, lui répondit laconiquement : « Croyez-vous donc, Révérendissime Seigneur, que je sois si vite prêt que vous ? Vous n'avez le matin qu'à vous secouer et à serrer un peu plus la corde autour de votre corps ; mais moi, il me faut plus de temps pour être prêt à me mettre en route (1). »

A partir de là, le prélat donna aussi plus souvent de magnifiques repas ; mais tandis que les tables pouvaient à peine porter la foule des mets dont on les chargeait, il ne prenait qu'une nourriture commune et peu coûteuse. Enfin, quoiqu'entouré de pages appartenant aux premières familles de la noblesse espagnole, il resta, comme auparavant, pour ses besoins son propre domestique, et prit soin avant tout de donner à ces enfants nobles une éducation convenable (2). Quant à lui, son temps était rempli par la prière, le travail et l'étude. Des affaires de l'État ; il retournait à son bréviaire, disait tous les jours la sainte messe, assistait souvent au chœur, dont il préférait le simple plain-chant à toute espèce de musique savante et artificielle (3) ; mais il aimait surtout à prier dans de petites chapelles obscures, dont le silence convenait à la profondeur de ses sentiments. Tous les jours

(1) Fléchier, liv. VI, p. 527. — (2) Id. l. VI, p. 507-524. — (3) Id. liv. VI, p. 486.

il lisait à genoux quelques chapitres de l'Ecriture, et contemplait nombre de fois par jour un petit crucifix qu'il s'était attaché au bras avec un cordon, et qu'il regardait comme un préservatif contre le péché. Jamais il ne s'accordait le moindre plaisir, sauf celui d'une promenade, et encore rarement ; mais, en revanche, il se délassait chaque jour par des entretiens religieux, avec les membres de son ordre qui l'entouraient et avec d'autres religieux ; il se ranimait de temps en temps par des retraites temporaires dans un couvent de l'ordre, où il vaquait à tous les exercices de piété comme le moindre des frères, se confessait, et exerçait de sévères mortifications. En outre, il se donnait souvent la discipline, dans une chambre secrète de son palais, portait fréquemment un cilice, et était si rigoureux envers lui-même, que le pape Léon X dut encore l'avertir à ce sujet (1).

Toutefois, de même qu'auparavant on avait blâmé sa pauvreté, il s'en trouva alors qui critiquèrent l'éclat extérieur dont il s'était environné. Ainsi, le P. Contrera, dans un sermon prêché devant Ximenès, s'oublia un jour au point de faire des allusions pleines d'amertume et d'inconvenance à son collet de fourrure. Le prélat lui montra plus tard, de l'air le plus tranquille, le cilice qu'il portait, et le critique sans mission resta muet (2).

Mais il ne lui fut pas aussi facile de réduire tous les mécontents au silence; il éprouva au contraire bien des choses désagréables de la part des religieux de son ordre, et plus spécialement, de la part de ceux dont il s'était entouré. Il peut arriver en effet que sous le froc le plus humble se cache un grand orgueil ; et cette passion avait effectivement porté plusieurs Franciscains à espérer de leur ancien

(1) Gomez, l. c. p. 1137. Quintanilla, l. II, c. 8. Fléchier, liv. VI, p. 487-491, 527-531. — (2) Gomez, l. c. p. 1137.